mot, à la langue, sur le corps même de l'histoire où, selon la formule de Vico, le fait et le vrai s'échangent, *uerum et fectum conuertuntur*. Le sujet historique est donc, dans cette invention vichienne, auteur et lecteur de l'histoire. Le *De Constantia* permet de lire dans le détail la mise en place de la philosophie de Vico, d'y voir le principe d'historisation de la mythologie et surtout de suivre cette extraordinaire interprétation historique du droit romain qui longtemps méconnue ne peut que sembler géniale, le mot n'est pas trop fort, aux latinistes du XX^e^ siècle que nous sommes. Car Vico a compris le premier dans toute son extension et suivi dans toutes ses implications que le droit romain a été une écriture de l'histoire et de la philosophie. La science contemporaine pourra se perdre à discuter l'interprétation de tel ou tel détail et cela serait dommage. Il est temps de soulever le couvercle positiviste et de redécouvrir une pensée philosophique qui est bien plus qu'un document historique.

Réflexion sur la mémoire et les origines, sur les représentations qui fondent et assurent la continuité de la civilisation romaine, le texte de Vico est aussi la première œuvre ethnographique sur l'Antiquité au sens où, libre des pesanteurs chronologiques, il veut voir dans Rome un système organisé et cohérent, nous dirions aujourd'hui une culture autonome.

Florence DUPONT.

**Mélanges et encyclopédies.**

*Mélanges In honorem.*

*Althistorische Studien. Festschrift BENGTSON*, hsgg. v. H. HEINEN (Historia Einzelschriften, Heft 40) : 257 pages.

Ce volume de mélanges a été offert, sous forme manuscrite, au Pr. H. Bengtson à l'occasion de son 70^e^ anniversaire, le 2 juillet 1979. Divers délais de publication n'ont permis l'édition qu'en 1983. Les dix-huit contributions composant cet ouvrage sont, comme toujours dans le cas de Mélanges, d'inspiration diverse. Si la première, de W. Schramm, *Die Pluralbildung der Nomina im Sumerischen*, est la seule proprement philologique, la plupart sont de caractère historique, et font appel à l'archéologie, l'épigraphie et les textes littéraires. Ce sont : G. Walser, *Der Tod des Kambyses* ; W. Huss, *Der karthagische Sufetat* ; J. Seibert, *Heeresseuchen und Kriegsverlauf* ; W. Peremans, *Les Égyptiens dans l'armée de terre des Lagides* ; E. Van't Dack, *Encore le problème de Ptolémée Eupator* ; H. Heinen, *Die Tryphè des Ptolemaios VIII. Euergetes II. Beobachtungen zum ptolemäischen Herrscherideal und zu einer römischen Gesandtschaft in Ägypten (140/39 v. Chr.)* ; F. W. Walbank, *Via nostra militaris : Some Thoughts on the Via Egnatia* ; D. M. Pippidi, *Les Sarmates et les régions pontiques dans un récent ouvrage* ; S. Lauffer, *Annos undeviginti natus* ; W. Orth, *Zum Gymnasium im römerzeitlichen Ägypten* ; J. Béranger, *La politique municipale des empereurs à travers l'Histoire Auguste*. Comme on le voit, ces contributions portent surtout sur le monde hellénistique. et deux d'entre elles offrent de belles reproductions (7 planches) de statues et de bas-reliefs (Walser et Heinen). D'autres sont de caractère plus

littéraire : F. Egermann, *Zu den Grundbegriffen der thukydideischen Geschichtsschreibung* ; F. Sartori, *Aristofane e Agirrio nel 405 a. C.* ; R. Urban, *Die Griechen in der Sicht des Advokaten, Politikers und Privatmannes Cicero* ; H. H. Schmitt, *Tacitus und die nachgelassenen Schriften des Augustus* ; D. Norr. *C. Cassius Longinus : der Jurist als Rhetor* (*Bemerkungen zu Tacitus, Ann.*, 14, 42 ff.). La dernière de ces études, M. Smith, *On the Lack of a History of Greco-Roman Magic*, déplore l'impossibilité d'une exploitation méthodique d'un matériel actuellement trop peu publié, notamment les amulettes, les gemmes, les tablettes de défixion. L'auteur esquisse les problèmes que poserait une telle étude et, se préoccupant surtout du monde hellénique, suppose, d'après Wünsch, que les conquêtes d'Alexandre, puis la conquête de la Grèce par Rome, ont favorisé l'influence de l'Égypte et de l'Orient sur la magie du monde gréco-romain. L'ouvrage de A.-M. Tupet, *La magie dans la poésie latine*, paru à Paris (Les Belles Lettres) en 1976, sans prétendre faire l'historique de la magie dans l'Antiquité, suggère cependant qu'une telle recherche risquerait d'être décevante, les mêmes pratiques se retrouvant à différentes époques dans divers pays, sans qu'on puisse déceler une influence manifeste, et restant étonnamment semblables à travers les âges. Tout au plus sont-elles parfois, en fonction du matériel retrouvé, mieux attestées ou plus répandues.

Toutes ces contributions, d'un haut niveau scientifique, fourniront des éléments précieux aux spécialistes.

A.-M. TUPET.

*Miscellanea archeologica Tobias DOHRN dedicata*, (coll. « Archaeologica », n° 26) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1982, 129 pages in-4°, figures et planches.

Rien n'était plus légitime que d'offrir à Tobias Dohrn, pour son soixante-dixième anniversaire, un volume de Mélanges. Depuis sa thèse, parue en 1937, sur les vases à figures noires étrusques de la seconde moitié du VI^e^ siècle, il n'avait cessé d'apporter chaque année — ou presque — à l'étruscologie une contribution précieuse qui se poursuit encore allègrement bien que l'âge de la retraite ait sonné.

Faut-il dire que nous avons un regret devant ce beau volume qui, pourtant, réunit quelques-unes des signatures les plus autorisées de l'archéologie étrusque et romaine? C'est de voir que le nombre des participants y a été limité à douze, tous allemands ou italiens. Encore manque-t-il, même dans ce cadre étroit, plusieurs noms qui s'imposaient. Certes, les origines familiales de T. Dohrn le rattachent à ces deux nations, mais il nous semble qu'il méritait non pas mieux, mais plus que cette « fête de famille » un peu confidentielle.

Tels qu'ils sont, des Mélanges apportent une contribution de qualité à l'histoire de l'art étrusque et romain puisque onze des douze articles s'y réfèrent dont neuf au sens le plus étroit du terme, seul, M. Pallottino s'élevant à des considérations plus générales avec ses *Riflessioni sul concetto di Villanoviano* et M. Torelli traitant de *Veio, la città, l'*arx *e il culto di Giunone*

*Regina.* Les autres apports sont tous de qualité, mais d'intérêt et de longueur inégaux. Citons, parmi les plus importants, ceux de Horst Blanck, *Die Malereien des sogenannten Priester-Sarkophages in Tarquinia* ; de Giovanni Colonna, *Di Augusto Castellani e del cosidetto calice a cariatidi prenestino* ; de Patrizio Pensabene, *Su un fregio fittile e un ritratto marmoreo da Palestrina nel Museo Nazionale Romano* ; de Stephan Steingräber, *Uerberlegungen zu etruskischen Altären.*

Alain Hus.

*Mélanges offerts en hommage au Révérend Père Étienne GAREAU* (Cahiers des études anciennes, 14) : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1982, 264 pages in-4° et 26 planches.

Après avoir enseigné trente ans les humanités classiques à l'Université d'Ottawa, le R. P. Gareau a quitté ce poste en 1981, tout en conservant une chaire de latin ecclésiastique au Séminaire universitaire Saint-Paul à Ottawa. La Société des Études latines, qui voit honorer avec ces *Mélanges* un de ses membres, sait bien l'œuvre de pionnier que le P. Gareau a accomplie pour développer les études classiques dans son pays : l'Université d'Ottawa lui doit son département de grec et de latin (devenu département d'études anciennes), aujourd'hui l'un des plus actifs du Canada. C'est dire que l'activité de l'organisateur et de l'éducateur, convaincu (pour reprendre le titre d'un de ses écrits) de « l'importance de l'enseignement des civilisations grecque et romaine dans la conjoncture présente », s'est conjuguée harmonieusement avec des travaux de recherche personnelle : en tête du recueil, la bibliographie du P. Gareau est là, qui démontre cette belle ouverture d'esprit. Aussi l'helléniste, le latiniste, le spécialiste du latin chrétien, le pédagogue sont-ils tour à tour salués dans cet ouvrage collectif qui rend justice à chaque aspect d'une attachante personnalité.

Neuf études se rapportent à la Grèce et l'on nous pardonnera de n'en mentionner ici que deux : F. Chamoux esquisse la biographie du poète Hésiode ; J. Perret, un latiniste, en réfléchissant *Sur les exégèses anciennes d'Homère*, nous prépare déjà à aborder au domaine qui nous est le plus familier. La transition se fait grâce à M. Lebel, qui soumet à une même problématique les lettres d'Isocrate et celles de Sénèque, sans vouloir forcer la comparaison entre deux auteurs très différents. Suit une étude assez longue, agrémentée de nombreuses et belles illustrations : E. F. Bloedow et Cl. Björk y décrivent *An « Apulian » Red-Figure Fish Plate in the Museum Collection of the Department of Classical Studies at the University of Ottawa.*

Alors viennent les contributions qui intéressent l'histoire des lettres latines, et l'on y reconnaît des noms familiers : G. Grieco, partant d'opinions contradictoires énoncées jadis par P. Boyancé et J. Bayet, s'interroge sur la qualité de l'épicurisme de Lucrèce. J. Beaujeu nous entraîne chez Cicéron, dans sa villa d'Astura... moins luxueuse, moins séduisante, moins chère à l'orateur que ses domaines de Tusculum ,d'Antium ou de Pouzzoles. E. Tiffou traite des rapports de Salluste et de Marc Antoine. A. D. Booth, pour honorer à la fois le latiniste et le pédagogue, apporte des éléments sur les

*Années scolaires de Virgile.* P. Senay examine les *Épodes* XVI et VII d'Horace comme « les premiers manifestes politiques » de ce poète. P. Brind'amour commente un passage d'une *Satire* (Hor., II, 3, 288-299). A. Daviault nous interpelle, demandant : *Mais, au fait, qui était donc Encolpe?* P. Grimal, dans *Lucain et Sénèque, à propos d'une tempête*, procède à une comparaison serrée pour établir que la tempête affrontée par César, chez Lucain (V, 540 et suiv.), est décrite d'après celle que Sénèque avait imaginée dans sa tragédie d'*Agamemnon* (460 et suiv.).

La majorité des articles qu'on lit ensuite (après quelques pages, dues à L. A. Curchin, sur l'épigraphie de l'Espagne romaine), se rapporte au latin chrétien. On trouve ici les noms de E. Delebecque (*Étienne, le premier diacre, et le texte dit occidental des Actes, 6, 6 et 10-11*), D. Fasciano (*Deos... esse nemo negat*), J.-Cl. Fredouille (*Tertullien et la culture antique*), B. D. Shaw (*The Elders of Christian Africa*), E. Lamirande (*Les âges de l'homme d'après saint Ambroise de Milan*), D. G. Brearley (*A Membrum Disiectum of Gregory the Great : Moralia in Iob VIII, XXXII, 52-58*).

En fin de volume trois articles, dans des genres divers, rappellent que la pédagogie est une des préoccupations majeures du R. P. Gareau. On lira le compte rendu d'une expérience menée par R. Chevallier, réalisateur d'expositions itinérantes de photographies, l'étude de Fl. Tremblay, sur *Les glossaires médiévaux et l'éducation*, enfin l'intéressante et minutieuse enquête de R. Kilpatrick, *Hamlet the Scholar* : tentative pour délimiter la culture latine de Shakespeare et de son héros.

Substantiel et varié, ce volume concrétise, de la façon la plus attrayante, les liens privilégiés qui unissent dans le domaine culturel la France et le Canada.

Luc Duret.

Jean Mallon, *De l'écriture*, Recueil d'études publiées de 1937 à 1981 : Éditions du Centre national de la Recherche scientifique, Paris, 1982, 368 pages en grand in-4°.

C'est un chef-d'œuvre que, dans le genre parfois ingrat de la reproduction anastatique, ont ici réalisé le C. N. R. S., l'imprimerie Louis-Jean de Gap, l'Institut d'Histoire des Textes — et éminemment Colette Sirat et Jean Glénisson : hommage mérité à l'un des plus grands historiens de l'écriture antique en notre siècle.

« Une vie » — en ce journal de bord qui est un testament. L'évocation du titre de Flaubert peut surprendre : quel rapport entre l'illettrée Félicité, et ce recréateur prodigieux de l'écriture? Mais ce Honfleurais avait justement ses attaches à peine au nord de la petite ville où Flaubert a fait vivre sa servante. Trois Normands, tous trois donnés au sérieux du travail et, finalement, au service d'autrui. Mais Honfleur est patrie de découvreurs : descendant de l'amiral Hamelin — découvreur des mers du Sud — Jean Mallon en fut un, authentique, sur le *mare magnum* des écritures antiques et médiévales.

Préface et postface de ces cinquante-sept études, ici représentées dans

leur ordre chronologique, disent en heureuses formules l'essentiel. Ce sont là, dit lapidairement Jean Glénisson en liminaire, « autant de pierres soigneusement taillées, destinées à la construction du grand édifice d'une science unifiée de l'écriture ». L'affirmation est vérifiée par la claire vision, qui nous est ici donnée, d'une pensée en marche. Ce sont, dit le dernier écho de la voix de Jean Mallon, considérant finalement son œuvre au terme d'un demi-siècle de labeur, « les morceaux d'un ensemble de matériel où tout est solidaire », et qu'il s'agit de « recoller ». Image trop familière? Disons plutôt : savoureusement concrète, et justement expressive d'une méthode qui a prêché et pratiqué d'abord, au long d'une vie, une « archéologie des monuments graphiques » (titre de l'article n° 33, paru en 1961).

« Dans une ténébreuse et profonde unité », Mallon a embrassé la continuité vivante de l'écriture, désormais sans limites de temps ni d'espace. Il a abattu toutes les cloisons artificielles qui nous cachaient la vie des formes graphiques. Il apporte la preuve, des briques inscrites d'Estramadoure aux papyri d'Égypte, de « l'uniformité graphique d'un monde allant de l'Atlantique à l'Euphrate, et du Sahara à la mer du Nord » (postface de l'auteur). Il n'efface pas moins les frontières du temps, pour proclamer la nécessité d'exercer désormais « une critique conjointe d'inscriptions antiques et de manuscrits médiévaux, en vue de déterminer l'état, dans 'l'Antiquité', de textes littéraires classiques qui ne nous sont connus que par les monuments du 'Moyen Age' ». Ces guillemets intérieurs sont un peu les points d'ironie réclamés par Paul Valéry : témoins d'un coefficient de méfiance un peu sarcastique — on croit y entendre la voix grondeuse et amicalement bourrue que tous ses amis ont encore présente à l'oreille. Dans un article de *Libyca*, paru en 1961 (ici, p. 245), cette défiance s'est exprimée sans détours, contre la « paralysie » des méthodes nouvelles qu'il préconisait, « par ces sortes de réglements corporatifs désuets qui fractionnent le matériel entre papyrologues, paléographes et épigraphistes..., par cette barrière douanière artificielle qu'on continue de dresser dans les méthodes, dans le personnel et dans le matériel, entre médiévistes et 'antiques' ».

Si Mallon pouvait parler ainsi en 1959, c'est qu'il avait déjà derrière lui l'essentiel d'une œuvre construite justement sur les ruines de toutes ces barrières. Tout avait commencé en 1937, avec la création du caractère *Peignot* inventé par Cassandre : cette franche rupture avec toutes les écritures typographiques antérieures avait créé dans le monde des graphistes une sorte de séisme dont Jean Mallon se plut à propager vers l'amont les ondes de choc, sur la longue histoire des écritures latines. Il en tira, peut-être encore obscurément, la double intuition fondamentale qu'explicite longuement son œuvre : la force d'une continuité, dans laquelle interviennent des mutations brutales et chargées d'avenir (ce qui arriverait ainsi avec la « caroline » de la fin du VIII^e siècle). Mais lui allait en découvrir une que jamais personne avant lui n'avait aperçue et formulée aussi clairement.

L'Espagne, où j'eus la joie de travailler de longues matinées avec Mallon dans la bibliothèque du *Museo Arqueológico Nacional*, confirma et fit progresser l'intuition de 1939. Là aussi « continent perdu » — comme en bien d'autres domaines des sciences de l'Antiquité —, l'Espagne apporta pêle-

mêle à Jean Mallon matériaux ou documents que n'avait jamais utilisés un spécialiste de l'histoire de l'écriture aussi bien formé que lui : des inscriptions sur granits rugueux aux terres cuites incisées avant ou après cuisson. Il y vérifia l'évolution lente, le conservatisme des graphies, leur unité pour ainsi dire « transméditerranéenne », mais surtout l'existence d'une « écriture commune », dans laquelle s'opère une mutation presque brutale à partir du IIIe siècle.

Ayant mûri par ses travaux hispaniques ses grandes hypothèses de base, il en fit l'exposé systématique, dans sa *Paléographie latine*, publiée en 1952 par le *Consejo* de Madrid : juste et mutuel hommage entre Mallon et l'Espagne, à qui il devait beaucoup. Mais le présent recueil nous introduit dans les coulisses de l'exploit. Il nous restitue la souplesse, les repentirs, les corrections de « cap » d'une pensée aux prises avec des documents graphiques précis — dont il ruminait longuement l'analyse et reprenait sans cesse l'observation directe. La graphie pour lui — comme pour les paléontologues leurs trouvailles — n'était pas un objet, mais la trace d'une sorte de rite gestuel dont il se plaisait à reconstituer quasi cinématographiquement les phases : on le voit dans la jaquette si originale du recueil, où sont photographiées sur trois files les 13, 20 et 24 formes successives de la lettre B dans les « écritures communes » — mieux encore dans le film qu'il réalisa à la même fin.

Tout s'ordonne donc ici de part et d'autre de la *Paléographie* de 1952. Dans cette longue quête qui a mené au livre, un tournant décisif est pris par les analyses de documents hispaniques publiées dans la revue madrilène *Emerita* entre 1945 et 1948 : près d'une centaine de pages du présent recueil. Après 1952, sont venues des confirmations étonnantes aux hypothèses du livre. Deux surtout furent éclatantes : la redécouverte du *papyrus Burini*, et la découverte du cippe de Beccut, qui frappe au Musée tunisien de Mactar le visiteur le moins averti de paléographie. Le face à face entre ce cippe africain et le papyrus dit de l'*Épitomé*, tous deux datables du IIIe siècle (voir ici les p. 314-315) procure l'intuition directe d'une affinité graphique impressionnante, si l'on pense à la différence des lieux et des supports. Tous deux témoignent d'un « âge moderne de l'écriture latine », et d'une mutation assez brusque que la *Paléographie* avait en 1952 situé par hypothèse dans le début du IIIe siècle en Afrique du Nord. C'est donc un an après, que la découverte du cippe apportait *a posteriori* son « c. q. f. d. »...

Singulière chance, méritée par quinze années de travail passées à tracer ces sillons nouveaux. *De l'écriture* est le film d'une découverte de terres graphiques nouvelles, et très anciennes. C'est un très bel objet graphique, et un ouvrage de référence primordial, que Mme Sirat a pourvu d'une admirable batterie de huit index. Livre de bord de Jean Mallon, au long de ces navigations hardies où il ne fut pas toujours un navigateur solitaire : en témoignent, même ici, des travaux publiés avec ses compagnons Robert Marichal et le regretté Charles Perrat. C'est une magnifique aventure scientifique et humaine. Un bel exemple, aussi, des longues patiences dont se tisse le génie, même et surtout pour récrire une histoire aussi neuve des origines de nos écritures.

Jacques FONTAINE.

*Festschrift für Robert MUTH*, hsgg. von P. HÄNDEL und W. MEID, Innsbrucker Beitrage zur Kulturwissenschaft : Innsbruck, 1983, 631 pages.

Le professeur R. Muth, dont ces mélanges célèbrent le soixante-cinquième anniversaire, a consacré trente-cinq années de réflexion à des sujets nombreux : philosophie grecque, religion, poésie, prosodie grecques et latines, place et rôle des humanités aujourd'hui, didactique des langues anciennes, autant de domaines d'études que le dédicataire a illustrés par des écrits variés (on en trouvera la liste exhaustive à la fin du recueil). La riche guirlande que lui ont composée ses amis et ses collègues reflète, par sa diversité, la culture du maître qu'elle honore. « Composée » est un euphémisme : pour classer quelque cinquante contributions, on s'est réglé sur le principe le moins heureux, suivre l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Le lecteur, qui voudra procéder au classement qu'on n'a pas fait, constatera que plus de la moitié des articles intéressent les études latines, et que la part la plus belle a été réservée à l'histoire littéraire. Voici, rangés suivant les exigences de la chronologie, les titres réunis dans ce gros volume : F. Sartori, *Suburbanitas Siciliae* (sur Cic., *Verr.*, II, 2, 7) ; G. Luck, *Besuch in Rom* (l'analyse est conduite à partir d'exemples empruntés à Virgile, Properce, Ovide) ; E. Thummer, *Vergilius ludens. Erwägungen zur vierten Ekloge* ; F. F. Schwarz, *Fumat Neptunia Troia. Vergils Feuerzeichensprache im zweiten Buch der Aeneis* ; W. Pötscher, *Motivationsprobleme bei Vergil* ; W. Suerbaum, *Vergil als Ehebrecher — L. Varius Rufus als Plagiator. Anekdoten um Plotia Hieria in der Vergil-Tradition* ; K. Gantar, *Horazens Freund Aristius Fuscus* ; A. D. Leeman, *Die Konsultierung des Trebatius : Statuslehre in Horaz, Serm., II, 1* ; A. Primmer, *Non usitata... Die Metamorphose des Horaz* ; E. Dönt, *Horaz III, 21, und die Gattung des Dinggedichts* ; J. Veremans, *Tibull und der Isis- und Osiriskult* ; R. Hanslik, *Richtige Lesarten in späten Properzhandschriften* ; G. Wille, *Der Aufbau des dritten Elegienbuches des Properz* ; M. Sicherl, *Ovid, Amores II, 1, 15* ; F. Stoessl, *Ovids erste Zeit in Tomis und die letzten Elegien des ersten Tristienbuches* ; A. Grilli, Διαστροφή *in Persio* ; S. Borzsák, *Lucans Caesar im « Übersturm »* (*Phars.*, V, *476 ff.*) ; J. B. Bauer, *Semitisches bei Petron* ; S. Posch, *Eine Eberjagd mit Gänsefüsschen* (*Zu Plinius, ep., I, 6*). De cette récolte, les poètes, ceux surtout de l'époque augustéenne, emportent la meilleure part. Mais les spécialistes de la latinité tardive et médiévale liront avec plaisir les articles de G. Calboli, *Ammian und die Geschichtsschreibung seiner Zeit* ; G. Pfligersdorffer, *Eine weniger beachtete Partie in Augustins Confessiones (IV, 4, 7-12, 19) in interpretierender Darstellung* ; H. Schmeja, *Zur Latinität der Vita Sancti Seuerini des Eugippius* ; W. Neuhauser, *Ein bisher unbekannter Textzeuge eines mittelalterlichen Donat-Kommentars (Murethach, 9. Jh.)*. L'histoire des religions est représentée par deux études : F. Hampl, *Zum Ritus des Lebendigbegrabens von Vestalinnen* ; E. Doblhofer, *Bellerophon und Kirke zwischen Heiden und Christen*. On n'a pas oublié le droit romain : W. Waldstein, *Zur Stellung der Frau im römischen Recht* ; E. Pianezzola, *Nota di lettura. Fest., s. u. Praefecturae, 262 Linds.* Un texte retiendra l'attention des métriciens : B. Gentili, *L'asinarteto nella teoria metrico-ritmica degli antichi*. Enfin F. Römer (*Reminiszenzen antiker Literatur bei*

*Rudolf Agricola*) et F. Frhr. Lochner von Hüttenbach (*Georg Curtius und die vergleichende Sprachwissenschaft*) évoquent l'humanisme de la Renaissance et l'érudition du siècle dernier.

Une riche moisson ; elle nous laisse un regret : aucune contribution française ne figure dans ce recueil, qui reste principalement l'affaire de nos collègues autrichiens, allemands, italiens.

Luc DURET.

Elio PASOLI, *Tre poeti latini espressionisti : Properzio, Persio, Giovenale*, a cura di Giancarlo GIARDINA e Rita CUCCIOLI MELLONI : Roma, Ed. dell'Ateneo, s. p. a., 1982, 446 pages.

En hommage au regretté Elio Pasoli, prématurément décédé, ses collègues et amis ont rassemblé dans ce volume, qui s'ouvre sur un portrait du savant disparu, les articles et quelques comptes rendus où il a traité des trois poètes indiqués dans le titre. Ils appartiennent tous à la période finale de sa carrière (à partir de 1968), le dernier, *Attualità di Persio*, destiné à *A. N. R. W.*, n'étant pas encore paru au moment où il a été édité dans ce recueil. Une telle publication a l'avantage de mettre commodément à notre disposition des œuvres dispersées et de nous permettre de saisir, de façon directe, tout ce que les travaux du savant professeur de Bologne ont apporté à la connaissance des trois grands poètes latins. A la fin du volume, une bibliographie générale nous donne une idée plus complète de la valeur et de l'étendue de l'œuvre scientifique d'E. Pasoli.

Remercions G. Giardina et R. Cuccioli Melloni de leur pieuse initiative qui aidera à maintenir le souvenir d'un homme envers lequel les études latines ont une si grande dette.

J. HELLEGOUARC'H.

*Hommages à Robert SCHILLING*, édités par H. ZEHNACKER et G. HENTZ (collection d'Études latines, Série scientifique, XXXVII) : Paris, Les Belles Lettres, 1983, 546 pages.

Ces mélanges, qui honorent la grande carrière de chercheur de R. Schilling, rassemblent — après une utile bibliographie du dédicataire — quarante-six contributions, d'inspiration très diverse, de richesse inégale, comme il est inévitable dans tout recueil collectif, et qui sont regroupées sous trois rubriques : religion et droit, littérature, langue et humanités.

En premier lieu, les études religieuses, domaine de prédilection de R. Schilling. Elles couvrent un vaste champ, géographique et historique, depuis la Sicile pré-indo-européenne (E. Manni, sur le culte des Paliques), les « mythes » romains ou latins (D. Briquel interprète par l'idéologie des trois fonctions les « enfances de Romulus et Rémus » et la différenciation progressive des jumeaux ; J. Poucet soumet à un examen — hyper?-critique — les récentes découvertes de Lavinium et refuse toute preuve d'un culte d'Énée au IVe siècle), ou le droit successoral dans la loi des XII Tables (deux articles, qui se recoupent, l'un, plus spécialisé, de J. Gaudemet, sur *XII T.*, 5, 3, l'autre, plus

large, d'A. Magdelain, à propos de *legare* et *heres*, sur la nature du testament, le sort des *sacra* du défunt, etc.), jusqu'au Haut-Empire (P. Grimal montre l'attachement de Properce aux croyances romaines les plus anciennes sur l'Au-delà et la survie des Mânes dans le tombeau, en union avec la Terre ; J. Scheid étudie de nouveaux fragments des actes des Arvales ; M. Renard et C. Deroux expliquent les représentations doubles ou triples d'Attis sous la forme du pin par le symbolisme de l'iconographie métroaque) et à l'Empire chrétien (R. Braun, à propos de « sacré » et « profane » chez Tertullien, sur le renouveau, mais aussi la continuité du langage religieux, du paganisme au christianisme ; G. Lagarrigue, sur le *Carmen de Prouidentia Dei*). Le noyau central est constitué par Varron (L. Deschamps distingue les *Nymphae* grecques et les *Lymphae* italiques, divinités des eaux vives ; P. Flobert dissipe l'idée reçue de la course *circulaire* et du « cercle magique » décrit autour du Palatin par les Luperques, dont il explique le nom par le Lupercal ; Y. Lehmann traite des *di certi* et *incerti*) et les « cultes [et] dieux de Rome » à l'époque républicaine (J.-M. André, sur Vacuna, interprétée à la lumière de l'*otium* romain, comme la déesse de la « vacuité » — mais peut-on donner de cette divinité sabine une étymologie latine? — ; G. Dumézil maintient, contre H. Le Bonniec, sa définition d'un *Genius* non sexuel ; J.-L. Girard, sur le catalogue des dieux homonymes dans le *De natura deorum* ; G. Freyburger, sur les notions de *uenus* et de *fides*).

L'éventail littéraire n'est pas moins ouvert. La plupart des études sont consacrées à des auteurs, très variés : Cicéron (J. Gaillard, l'indécision cicéronienne d'après *Att.*, 7, 11 ; M. Plezia, sur le contenu philosophique du poème *De consulatu suo*), Salluste (par le regretté K. Büchner : de la perversion du langage à la perte de l'État), Virgile (V. Pöschl : « Herrscher und Dichter » dans les *Géorgiques* ; E. Paratore : le personnage de Turnus et les remaniements de l'*Énéide*) et l'environnement de l'épopée virgilienne (J.-C. Richard : le témoignage de Caton relatif aux rapports entre Troyens et Aborigènes), Horace (I. Borovskij : *carm.*, 1, 5), Tibulle et Properce (J. Veremans : le thème de la *uita iners*), Ovide (J.-M. Frécaut : l'épisode d'Ulysse et Calypso, *ars*, 2, 123-142 ; H. Herter : Daphné et Io dans les *Métamorphoses*), Columelle (G. Hentz, sur l'authenticité du *De arboribus*), Pline l'Ancien (et sa culture : Ovide et Sénèque, d'après *N. H.*, 33, 1-3, par H. Zehnacker), Frontin (O. Dilke), le *Peruigilium Veneris* (S. Mariotti), Augustin (J. Doignon, sur le texte de *ciu.*, 22, 14, inspiré de Sénèque), jusqu'aux lettres néo-latines (J. Ijsewijn : la *Psyche Cretica*, roman du XVII^e^ siècle ; A. Thill, sur J. Balde). Quelques contributions traitent de problèmes plus généraux de littérature antique. J. Blänsdorf s'interroge sur la *palliata* : en quel sens est-elle un « miroir de la vie »? E. Coleiro reconnaît, dans l'évolution de la littérature latine, le reflet des transformations politiques et sociales de Rome. A. D. Leeman, dans une étude subtile, analyse l'hyperbole et l'ironie comme attitudes des Romains à l'égard de la culture grecque. A. Michel médite, de Platon à nos interrogations actuelles, sur la notion de « convenance » et la pédagogie de la parole.

La dernière partie rassemble les travaux linguistiques de J. Haudry (« notes de morphologie », sur les mécanismes de la création analogique),

G. Serbat (à propos de *turibulum*, pour une théorie du signifié des suffixes de dérivation), V. Väänänen (les indéclinables), sémantiques (de M. Rambaud : le vocabulaire de la géométrie chez César), métriques (de J. Mir, pour une définition de l'enjambement ; et J. Béranger, sur les clausules dans les discours de Tite-Live), et le discours « humaniste » de J. Irmscher (Lénine et la philosophie antique) ou J. Granarolo, qui fait écho au texte liminaire de Léopold S. Senghor sur les valeurs de la latinité, si bien servies par R. Schilling.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Hermann STRASBURGER, *Studien zur alten Geschichte* (herausgegeben von Walter SCHMITTHENNER und Renate ZOEPFFEL) : Hildesheim et New York, Georg Olms Verlag, 2 vol., XXXIV + 1.143 pages.

Ces deux beaux volumes regroupent vingt-neuf travaux publiés ou écrits par H. Strasburger entre 1931 et 1972 (deux textes inédits, sur « la conception de l'histoire de Thucydide » et « la psychanalyse et l'histoire ancienne » datent respectivement de 1958-1960 et de 1970). Les spécialistes de Rome y retrouveront avec plaisir la célèbre dissertation de 1931 sur *Concordia Ordinum*, les articles *nobilitas*, *nouus homo* et *optimates* de la *R. E.* (1936-1939), les travaux consacrés à César (*Caesars Eintritt in die Geschichte*, 1938, et le très critique *Caesar im Urteil seiner Zeitgenossen*, 1953, avec la postface de 1968, réponse au *War Caesar ein Staatsmann?* de son maître M. Gelzer), les deux articles complémentaires de 1965-1966 sur Posidonius (publié en anglais dans le *J. R. S.*, mais donné ici dans sa version allemande originale) et sur le cercle de Scipion, enfin le mémoire stimulant *Zur Sage von der Gründung Roms* (1968). Mais les études d'historiographie grecque (concernant en particulier Hérodote, Thucydide et les historiens d'Alexandre) ne laisseront pas non plus indifférents nombre des lecteurs de cette revue. Seule nous paraît regrettable la décision, prise à la demande de l'auteur, de n'inclure dans ce recueil aucun compte rendu. Pour le reste, on ne peut que s'associer à l'hommage rendu à un grand savant, et se réjouir de la perfection de sa réalisation. Un index très complet, notamment, facilitera l'utilisation de ces *Études*. Mais plus précieux encore nous paraissent les « Nachberichte » ajoutés par H. Strasburger lui-même à la fin de chaque volume : ces quelques pages sont beaucoup plus que d'excellentes notices sur la genèse de chaque mémoire ou article ; elles constituent comme l'esquisse d'une autobiographie intellectuelle. Les éditeurs nous laissent espérer un troisième volume, regroupant des travaux postérieurs à 1972 : cet espoir ne devra pas être déçu.

Jean-Louis FERRARY.

*Recueils divers.*

*Herméneutique littéraire contemporaine et interprétation des textes classiques* : Éditions de l'Université d'Ottawa, 1981, 332 pages.

Ce recueil de dix-neuf articles consacrés à la théorie et à la pratique de l'interprétation des textes littéraires de l'Antiquité grecque et latine est issu

d'un symposion organisé en novembre 1978 par l'Université d'Ottawa. Ce fut l'occasion de faire le bilan des dernières décennies qui ont vu se développer l'interprétation textuelle à laquelle il est heureux que les philologues classiques aient pris aussi leur part.

Il faut citer les études particulières consacrées à l'*Hymne à Aphrodite* de Sappho (G. A. Privitera), à la fameuse élégie *Odi et Amo*, LXXXV, de Catulle (P. Coaclides), à l'ode I, 22 d'Horace (F. Cupaiuolo), ainsi qu'une défense et illustration de la stylistique par J.-P. Chausserie-Laprée, particulièrement convaincante.

Un très utile outil de travail pour tous ceux qui ne renoncent pas à retrouver la poétique des anciens. Même si la première et la troisième parties du recueil, consacrées à la théorie de l'interprétation, nous semblent aujourd'hui terriblement datées.

Florence DUPONT.

*Scripta Philologa* III (Università degli Studi di Milano. Istituto di Filologia Classica) : Milan, Cisalpino-Goliardica editrice, 1982, 1 vol. in-8°, 238 pages, 9 planches hors-texte.

Ce volume contient sept études, sur des sujets allant des *Métamorphoses* d'Ovide (par G. Arrigoni) à la *Vie de sainte Geneviève* (par E. Coltri), en passant par des fragments des *Discours* de Cassiodore et des *Épîtres* de saint Paul (par M. Geymonat), des Notes à la *Descriptio Orbis* d'Avienus (par J. Gualandri), une édition nouvelle de la *Vie de Virgile* attribuée à Probus (par L. Lehnus), des *Observations sur la poésie politique de Claudien* (par B. Moroni), et enfin, un très important mémoire de notre collègue Alberto Grilli, intitulé *Culture et philosophie dans la préface du Catilina de Salluste*. Tous ces travaux témoignent d'une grande érudition et constituent, chacun, un précieux apport scientifique. G. Arrigoni, allant « à la recherche de la *Méter* thébaine et des « *ueteres dei* » dans la métamorphose d'Atalante et Hippomène, croit discerner dans cet épisode le reflet d'une construction mythologique élaborée au début du IV^e^ siècle avant J.-C. pour un public thébain, au moment où la Déméter béotienne devient « mère des dieux » et est associée aux Cabires. A. Grilli s'interroge sur le rôle joué par la « culture philosophique » dans la pensée de Salluste ; avec beaucoup de finesse, il constate que *toutes* les doctrines existant alors étaient présentées aux jeunes gens, qui acquéraient ainsi une grande souplesse de pensée, leur permettant de comprendre le fonctionnement de la psychologie humaine (la *philosophia moralis* est une description de celle-ci !). Et c'est à l'intérieur d'un tel système du monde que Salluste analyse ce qui lui apparaît comme l'un des faits marquants de son époque, la conjuration de Catilina. Probablement à la suite d'Antiochus d'Ascalon, il accepte les données essentielles du platonisme, la suprématie de l'esprit sur le corps et transpose ce principe dans la vie politique ; l'histoire récente lui montre que seule la Rome du siècle précédent l'avait, dans une certaine mesure, réalisé ; en ce sens, sa philosophie est source de pessimisme. Elle nous semble exprimer un certain découragement, analogue à celui dont faisait preuve Athénodore fils de Sandon, pendant les mêmes années. L'étude

d'A. Grilli apporte des faits précis et nuancés à la connaissance d'une période où se forment les idéologies de ce qui va être l'Empire, par une confrontation des doctrines à l'intérieur du milieu intellectuel romain et non par un simple syncrétisme venu du dehors.

Luigi Lehnus, en donnant une nouvelle édition de la *Vita Vergilii*, apporte moins des solutions qu'il ne définit les problèmes posés par ce texte énigmatique. Andes se trouvait-il à 3 ou à 30 milles de Mantoue? Nous ne le saurons sans doute jamais avec une sécurité absolue, et les déductions tirées des paysages que décrit Virgile sont bien incertaines !

D'un particulier intérêt méthodologique nous semblent les remarques présentées par Mme Brunella Moroni sur la poésie politique de Claudien : lorsque le poète admirateur de Stilicon se propose de persuader son public, et plaide pour certaines thèses politiques, il le fait en citant des textes alors connus de son public, et cela entraîne un double mouvement : « le fait historique et politique est vu à travers le filtre de la tradition littéraire, et celle-ci, à son tour, est porteuse de valeurs politiques ». La culture romaine implique des choix politiques, selon que les modèles cités sont, par exemple, Virgile ou Lucain : pour le premier, Rome est éternelle, pour le second, elle est entraînée dans le devenir universel. On comprend mieux pourquoi la « politique » de Claudien s'exprime sous la forme poétique : c'est que la poésie est le langage le plus propre à mobiliser les grands mythes qui servent de garants à l'action et l'on pense le futur comme une projection du passé, tel que le représentent les poètes. Application inattendue, mais parfaitement logique, du vieux principe aristotélicien, selon lequel la poésie épique est plus « philosophique » que l'histoire.

L'Institut de Philologie classique de Milan prouve, après les deux premiers volumes publiés en 1977 et en 1980, la vitalité des recherches que l'on y poursuit.

Pierre GRIMAL.

*Saggi di letteratura e storiografia antiche*, Biblioteca di Athenaeum, 2 : Côme, 1983.

Cet ouvrage est constitué de trois études, originales et bien documentées.

1° D. Ambaglio, *La dedica delle opere letterarie antiche fino all'età dei Flavi*. L'auteur propose une analyse des dédicaces des œuvres littéraires (les poèmes isolés ne sont pas pris en compte) que nous connaissons, depuis les origines jusqu'au terme qu'il s'est fixé. Il montre que ce procédé — le fait qu'un écrivain adresse son ouvrage à un personnage qui lui est contemporain — n'apparaît qu'à la charnière du Ve et du IVe siècle avant J.-C., et se développe dans le domaine grec à partir de cette date, en même temps que croît l'influence des grandes monarchies. D. Ambaglio constate que ce mouvement traduit, dans la plupart des cas, une dépendance de plus en plus marquée des savants et des artistes à l'égard des princes, plus tard des Romains. Il distingue une évolution comparable à Rome même : marque d'*amicitia* d'abord, la dédicace devint ensuite de plus en plus souvent une façon

de faire la cour à l'empereur. — Index des auteurs et des destinataires des dédicaces.

2° D. Asheri, *Il milennio di Troia*. Douris de Samos, cité par Clément d'Alexandrie, affirme qu'un millénaire sépare la chute de Troie du passage d'Alexandre le Grand en Asie (335/334 avant J.-C.). L'auteur établit, à l'issue d'un examen serré des diverses traditions historiques, que Douris n'est nullement seul à admettre la date de 1.335/334 pour la fin de la cité de Priam. Il montre en outre que seule une datation aussi haute explique qu'on voie s'achever en divers lieux, au milieu du IVe siècle, des périodes considérées comme millénaires, comptées depuis la guerre de Troie. D. Asheri complète ce dossier par l'analyse d'autres périodes de mille ans, dont le point de départ était un événement mythologique, arrivant à échéance à la même époque (entre 370 et 330 avant J.-C.) ; il constate qu'Alexandre devint la référence privilégiée de ce type de calcul, auquel les historiens antiques apportèrent le renfort de leur érudition.

3° P. Magnino, *Le fonti del terzio libro delle Guerre Civili di Appiano*. On a dit qu'Appien suit, dans le troisième livre de ses *Guerres Civiles*, d'une manière passive une source unique, déjà très composite. M. Magnino signale que l'historien grec, en fait, ajoute plusieurs fois au récit de sa source principale des versions différentes ; que, d'autres fois, il intervient pour expliquer à ses lecteurs de culture grecque des réalités romaines ; que son texte, enfin, comporte des passages nettement favorables à Octave, qui, par les faits et les explications avancés, semblent bien être justificatifs de l'action du futur *princeps*. P. Magnino estime donc qu'Appien a utilisé l'*Autobiographie* d'Auguste et a, d'une manière générale, confronté sa source principale à d'autres témoignages, dignes d'intérêt.

G. FREYBURGER.

*Studies in Latin Literature and Roman History*, III, edited by Carl DEROUX. (Collection « Latomus », vol. 180) : Bruxelles, 1983, 1 vol. in-4°, 439 pages.

Cette série d'études a déjà donné lieu à la publication de deux volumes (voir *R. É L.*, LVIII, p. 558) ; le troisième est de la même qualité que ses prédécesseurs. L'histoire y est plus largement représentée que la littérature, et peut-être d'une manière plus convaincante. Le volume commence par une étude de R.-A. Laroche (The Albany Academy) sur la Chronologie romaine archaïque, mettant l'accent sur le rôle joué par Valerius d'Antium dans les calculs relatifs à l'époque royale. Puis vient un mémoire, riche et précis, de Lucy J. Grieve (Wadham College, Oxford) sur les *Tabulae Caeritum*, montrant que la tradition qui les concerne a été faussée de très bonne heure : ces tables rassemblaient les *aerarii*, et non (ce qui eût été inconcevable) les citoyens privés du droit de suffrage par les censeurs. A. Keaveney (Univ. of Kent) rassemble les textes relatifs à l'attitude religieuse de Sulla et fait observer que « la sanction religieuse renforçait la validité de l'action politique ». S. Mitchell (University College of Swansea) souligne que le débarquement de César en Bretagne peut très bien avoir été déterminé par le désir

d'annexer les mines d'étain de Cornouailles — une sorte de pudeur incitant les historiens anciens à jeter un voile sur ces mobiles. B. M. Levick (St Hilda, Oxford) s'interroge sur le *Quinquennium Neronis* et l'éloge qu'en faisait Trajan. Elle estime que la notion a été forgée par Sénèque lui-même, avec le concours de ses amis. Michael Peachin étudie le témoignage de J. Malalas sur la révolte des monétaires et conclut que cette révolte eut lieu à Antioche, plutôt qu'à Rome. Lorne D. Bruce (Université of Guelph) reprend le dossier de la persécution dont furent l'objet les Manichéens au temps de Dioclétien, aussi bien dans l'empire perse que dans celui des Romains. L'édit de Dioclétien contre les Manichéens daterait du 31 mars 297, et aurait précédé la révolte de Domitianus. J. F. Drinkwater (Univ. of Sheffield) traite de la « résistance païenne » et du rôle qu'on lui a prêté dans l'usurpation de Julien. Il ne croit pas à sa réalité, et réexamine les relations de celui-ci et de Libanios, dans leur perspective chronologique. Enfin, il fait justice du prétendu service secret organisé par Constance : ce n'était un crime pour personne, tout en étant chrétien, d'entretenir des rapports intellectuels avec des philosophes païens. A. E. Astin (Queen University, Belfast) étudie le petit traité *De rebus bellicis* et recherche les raisons qui ont conduit son auteur à l'écrire.

Les articles concernant des textes littéraires sont en général des interprétations ponctuelles de passages difficiles : ainsi K. F. Kitchell (Univ. de Baton Rouge) à propos de Catulle 74, Mark D. Northrup (Univ. of Seattle) à propos de la *IV*e *Églogue*, où l'enfant, nous dit-on, serait la poésie de Virgile lui-même, R. J. Baker (Univ. of New England), qui reprend les problèmes posés par Properce I, 18, et les noie dans un océan de symboles. C'est de symboles, aussi, que traite E. N. Genovese (San Diego State Univ.) : ceux qui sont exprimés par le serpent dans les *Métamorphoses* d'Ovide, tandis que J.-F. Miller (Univ. of Minnesota) dresse le catalogue des interlocuteurs divins dans le même poème. Mme R. F. Merzlak (Tuft University, Medford) apporte des notations intéressantes sur *furor* dans la *Phèdre* de Sénèque (le *furor* comme accident, laissant intacte la volonté de l'âme mais l'empêchant, temporairement, de s'affirmer). S. Newmyer (Duquesne Univ., Pittsburgh) nous entretient de la manière dont Lucain décrit ses personnages, à l'aide d'images récurrentes. R. D. Brown (Columbia Univ.) s'intéresse à la litière, comme symbole satirique, en particulier chez Juvénal et Martial. C. Deroux (Univ. libre de Bruxelles), « éditeur » de ce volume, s'interroge sur les significations multiples du fameux turbot offert à Domitien.

Il convient d'accorder une place à part à deux études essentiellement lexicographiques, celle de R. E. Colton, sur Martial et Juvénal et celle de G. B. A. Fletcher sur les *Annales* de Tacite.

Cet ensemble de vingt articles, aussi divers, rassure : la quantité ne manque pas et des tendances multiples s'affirment. On peut, parfois, ne point partager les opinions émises. Mais quoi que l'on dise des Romains, et de la littérature latine, l'essentiel est d'en parler, avec conviction, et du mieux que l'on peut.

Pierre GRIMAL.

Peter GARNSEY, C. R. WHITTAKER (éd.), *Trade and Famine in Classical Antiquity* (Cambridge Philological Society, Suppl. nº 8) : Cambridge, 1983, 126 pages.

Ce petit volume rassemble, après une courte introduction, dix textes issus de communications au huitième Congrès international d'histoire économique (Budapest, 1982). Cinq de ces textes concernent le monde grec :

M. Jameson, *Famine in the Greek World* ;

B. Bravo, *Le commerce des céréales chez les Grecs de l'époque archaïque* ;

Y. Garlan, *Le commerce des amphores grecques* (texte français d'un article publié en anglais dans *Trade in the Ancient Economy*, Londres, 1983) ;

D. Rathbone, *The Grain Trade and Grain Shortage in the Hellenistic East*.

Cinq autres concernent le monde romain :

P. Garnsey, *Famine in Rome*, étudie pourquoi et comment la fin de la République et les débuts de l'Empire ont dû se préoccuper du ravitaillement de Rome et créer l'administration annonaire.

J.-P. Morel, *La céramique comme indice du commerce antique*, rappelle un certain nombre d'évidences trop souvent oubliées : par exemple, la présence de quelques tessons ne suppose pas un courant d'échanges ; les centres de fabrication ont tendance à se rapprocher des lieux de consommation (cas des poteries arétines et des ateliers de Lyon en rapport avec les garnisons rhénanes).

Je réunis, bien que la seconde soit la dernière communication du recueil, celles de P. Middleton, *The Roman Army and long distance Trade*, et de C. R. Whittaker, *Trade and Frontiers in Roman Empire*, parce qu'elles se complètent d'une certaine manière. Par des exemples choisis, la première montre comment les armées de conquête ont été à l'origine de mouvements commerciaux tels que celui révélé par le *crimen uinarium* de Fonteius. La seconde considère les frontières dans leur rôle, non de barrières, mais de zones d'échange.

L'avant-dernier de ces textes (Keith Hopkins, *Models, Ships and Staples*) est, à mon avis, de loin le plus important (peut-être parce qu'il parle de sujets que je connais mieux). En historien et sociologue il reprend le problème des rapports entre l'économie naturelle d'État et l'économie de marché sous l'Empire (bien qu'il n'utilise pas ces termes), ainsi que le poids des grandes agglomérations sur cette économie. L'étude chiffrée de la production et de la consommation lui permet de déduire les quantités disponibles des principaux produits de masse pour le commerce à longue distance. Une deuxième partie étudie les navires et, en particulier, ce qui n'a jamais été fait jusqu'ici, leur coût de construction par comparaison avec les coûts à Gênes et en Angleterre au XVII^e siècle (calculé en quantités de blé). Il en déduit que les prix élevés des navires supposent une participation des élites sociales au commerce maritime, ce avec quoi je suis totalement d'accord. Enfin il étudie les prix de transport, utilisant avec circonspection l'édit de Dioclétien ; il considère que les transports terrestres ne coûtaient pas tellement plus cher que les trans-

ports maritimes, ce qui est plus contestable. Ce petit article est passionnant et ouvre des voies nouvelles à la recherche en la matière.

J. Rougé.

*Mémoires III, Médecins et Médecine dans l'Antiquité*, articles réunis et édités par G. Sabbah : Publications de l'Université de Saint-Étienne, Centre Jean Palerne, 1982, 191 pages.

Le Centre Jean Palerne de l'Université de Saint-Étienne vient de publier un troisième volume de *Mémoires* consacrés à *Médecins et médecine dans l'Antiquité*. Douze articles s'y trouvent réunis. P. P. Corsetti : *Columelle et les dents du cheval*. A. Debru : *L'épilepsie dans le « De Somno » d'Aristote*. K. D. Fischer : *Der Weg des Urins bei Asklepiades von Bithynien und in der Schrift « De opificio dei » des Kirchenvaters Lactantius*. D. Gourevitch : *La gestatio thérapeutique à Rome*. Y. Lehmann : *Varron et la Médecine*. J. Marcillet-Jaubert : *Un médecin de cohorte auxiliaire*. M. H. Marganne : *Nouvelles perspectives dans l'étude des Sources de Dioscoride*. C. Opsomer-Halleux : *Prolégomènes à l'étude informatique des recettes médicales anciennes*. J. Pigeaud : *Pro Caelio Aureliano*. P. Roesch : *Médecins publics dans l'Égypte impériale*. G. Sabbah : *La « peste d'Amida » (Ammien Marcellin*, 19, 4). A.-M. Vérilhac : *Une victime des médecins?*

Suivent cinq résumés de communications présentées à l'occasion des journées d'étude sur la médecine antique d'époque romaine (Saint-Étienne, 14-15 mai 1982). J. Rougé : *Une inscription médicale (?) du Musée de Lyon*. P. Roesch : *Les « miracles » d'Asklépios à l'époque romaine*. J. Pigeaud : *Sur le Méthodisme*. Ph. Mudry : *Problèmes autour de la « médecine » de Celse*. D. Gourevitch : *Les faux-amis dans la compréhension et la traduction des textes médicaux de l'Antiquité*.

La diversité des thèmes traités par des spécialistes que regroupe cette entreprise à laquelle participent des collègues étrangers est un heureux présage pour l'avenir des recherches sur la médecine antique dont certains domaines restent encore *terra quasi incognita*. Plusieurs éditions de textes médicaux sont annoncées (Antonius Musa, Cassius Felix...) ainsi que des études synthétiques (index et concordances des ouvrages précités, etc...). On ne peut que souhaiter bonne chance à cette équipe dynamique et à ses nombreux projets.

N. Barbe-Banvard.

Marcella Chelotti, Vincenza Morizio, Maria Francesca Nanna, Adele Rini, Marina Silvestrini, *Epigrafia e territorio, Politica e società. Temi di antichità romane* (Dipartimento di scienze dell'antichità dell'Università di Bari, Sezione storica, Documenti e studi) : Bari, 1983, Adriatica Editrice, 1 vol. in-8°, 202 pages.

Ce volume se compose de deux parties dont la première est consacrée à des fragments d'inscriptions, d'*instrumentum domesticum* et de milliaires dé-

couverts dans la zone située entre Bari, Canosa et Venosa. La seconde regroupe deux articles d'inspiration différente et respectivement intitulés *Donne in politica in età giulio-claudia* et *La plebe urbana a Roma dalla morte di Cesare alla sacrosancta potestas di Ottaviano*. Ce dernier mémoire n'est pas dénué d'intérêt dans la mesure où, analysant l'attitude de la plèbe romaine à l'égard d'Amatus, de Sextus Pompée et de M. Oppius (*aed.* 37), l'auteur montre que le désir d'un *iustus dominus*, reprenant à son compte des liens de clientèle traditionnels, qui se fit alors jour dans ses rangs explique d'une part qu'Octave ait cru devoir revêtir en 36 la *sacrosancta potestas*, d'autre part le soin qu'Agrippa apporta en 33 à remplir ses devoirs d'édile.

Jean-Claude RICHARD.